



## II

Je suis célèbre. Si vous demandez à n'importe quel habitant de la ville de Fortuna s'il a déjà entendu parler de Colin Carter, il vous répondra que bien évidemment, il sait de qui il s'agit. Colin Carter l'écrivain. Colin Carter la fierté de la ville depuis dix ans. Mais la vérité, c'est que ma notoriété ne s'étend pas au-delà des frontières de Fortuna.

En 2019, j'en étais à mon quatrième roman. Chaque fois qu'un nouvel événement était organisé en ville pour la parution de l'un de mes livres, la foule s'amassait, le temps d'un après-midi, telle une fête nationale avec des activités, des stands de jeu pour petits et grands, et même un discours du maire sur la place publique. Je vendais des centaines d'exemplaires et réalisais autant d'autographes. Les gens rentraient chez eux fiers, heureux, mon nouveau livre à la main. Ils me donnaient ensuite leurs impressions lorsqu'ils me croisaient au restaurant de la ville, ne tarissant pas d'éloges à mon égard. Le phénomène durait en général cinq à six semaines, le temps de laisser finir les lecteurs les plus lents, puis la vie reprenait, je redevais un citoyen de Fortuna préparant son prochain roman. J'étais un jour passé dans une émission de télévision régionale, où j'avais parlé de mon premier livre. Tous les habitants de Fortuna avaient alors découvert qu'un romancier vivait parmi eux. Quelle chance ! Quel honneur !

Depuis ce jour, j'étais devenu l'écrivain de la ville. Celui qui n'a pas la même vie que les autres. Celui qui a besoin de calme pour travailler. Celui qu'il ne faut pas déranger. Celui qui doit avoir une vie très intéressante.

Si les gens savaient... S'ils savaient que mes livres me rapportent à peine de quoi tenir quelques mois dans l'année. S'ils savaient que je ne suis publié que dans une petite maison d'édition qui s'apprête à mettre la clé sous la porte. Je pourrais leur dire. Je pourrais... Mais je n'en ai jamais rien fait. La vérité, c'est que la faible célébrité m'aide à supporter mon talent non reconnu. Elle m'aide à supporter le fait qu'à trente ans, je vais bientôt devoir me résoudre à trouver un emploi et laisser tomber mes rêves d'enfant. L'écriture est agréable, mais elle ne me nourrit que peu. Elle est capricieuse. Elle se rit de moi une fois que j'ai fini de la pratiquer. Quand les maisons d'édition lisent mon travail, elle débarque en courriers de refus. Elle me laisse la modeler à ma guise tant que je suis devant mon écran, mais à la fin, elle gagne toujours. Je n'arrive jamais à la dompter vraiment. Je n'en ai que l'illusion provisoire.

Au début du mois de septembre 2019, je publiai donc mon quatrième roman. Je m'arrangeais toujours pour que la sortie de mes livres soit pendant qu'il faisait encore bon, pour que les festivités soient agréables en extérieur. Cette année, on avait érigé, en mon honneur et sur la place publique une statue représentant une plume de stylo de trois mètres de haut en hommage aux services rendus à la ville de Fortuna. Lorsque le directeur du centre culturel la Passerelle, Vladimir Nash, eut terminé son discours, j'étais à deux doigts de lui demander *quels* services, mais je m'abstins. L'homme au physique typique de politicien de la cinquantaine me céda la place à la tribune et je fis face aux habitants de la ville. C'était toujours une émotion forte qui m'éloignait quelques instants du ridicule de la scène. Même s'ils n'étaient que quelques

centaines et qu'ils vivaient tous à Fortuna, j'étais à chaque fois comme un enfant à qui l'on remet son premier trophée pour la place la plus haute du podium. Ici j'étais quelqu'un. Ici j'étais connu et reconnu. Ici j'étais écrivain.

Les citoyens s'adressaient à moi comme des journalistes et je répondais aux questions comme à une vulgaire conférence de presse :

— Pourquoi avoir choisi ce thème pour ce nouveau livre ? me demanda un homme affichant la quarantaine.

— Comme vous le savez, je change de genre à chaque fois. Je n'avais pas encore essayé le polar. J'espère que le résultat vous plaira.

— Vous savez déjà ce que vous choisirez pour le prochain ? voulut savoir une jeune mère de famille.

— Non. Je me laisse toujours quelques semaines avant de réfléchir à une autre histoire.

— Monsieur Carter, pourquoi avoir choisi notre ville pour raconter votre histoire ? Pourquoi ne pas avoir choisi New York, Londres ou Paris comme le font tous les autres écrivains ? m'interrogea une jeune retraitée.

— J'ai tout simplement choisi une ville que je connais. C'est plus pratique pour planter le décor. Lorsque j'aurai visité New York, je penserai peut-être à écrire un livre dont l'histoire s'y déroule.

— Combien de temps vous a-t-il fallu pour rédiger ce roman ? demanda un adolescent.

— Honnêtement, je ne peux pas vous dire. Il m'arrive de rester des jours sans écrire, comme je peux passer des semaines entières devant mon écran. Mis bout à bout, cela doit faire peut-être six ou sept mois.

— Monsieur Carter, le roman fantastique ne vous a jamais intéressé ? questionna le même jeune homme.

— Si, peut-être que ce sera le genre du prochain !

— C'est une promesse ?

— J'ai dit « peut-être ». Ne me mettez pas la pression, vous allez me déclencher le syndrome de la page blanche !

Il y eut des rires dans la foule. Ce n'était pas vraiment mérité. Je savais qu'il ne s'agissait pas de réactions objectives. Je n'avais qu'à prendre un ton qui suggérât une réaction comique et les rirent suivaient automatiquement. Mais ce n'était pas sans mettre de rythme à la rencontre.

Après les questions, je participai au traditionnel dîner organisé par la ville. J'étais assis, comme chaque année, à la table du directeur de la Passerelle. Vladimir et moi avions lié une certaine amitié entre nous. Une affection profonde et réciproque et un immense respect qui ne nous avait pas encore amenés au tutoiement, mais nous avions nos rendez-vous réguliers, chaque dimanche matin. À notre table se trouvait également son meilleur adjoint et collaborateur, Glen Gove, un homme à la musculature impressionnante. Il mesurait près de deux mètres et ne vivait que pour le sport. Il profitait d'ailleurs de sa place importante dans la ville pour insuffler aux citoyens les bienfaits de l'activité physique régulière. Il organisait régulièrement des après-midis au stade de Fortuna, soit pour des compétitions amicales d'athlétisme, soit pour des matches de football ou de basketball. L'homme était imposant, souriant, il plaisait aux femmes célibataires, et parfois un peu trop aux autres aussi. Mais à trente-cinq ans, il demeurait marié et heureux.

Il y avait Amanda Ankert, l'assistante de Vladimir, jeune trentenaire au physique trahissant son emploi.

Il y avait aussi, bien évidemment, madame Nash et pour finir, Eddy Owens, l'organisateur de la soirée. Monsieur Owens était l'homme le plus riche de la ville. Il avait fait sa fortune dans l'immobilier et possédait un tiers des propriétés de la ville. À chacune de nos rencontres, il me parlait bourse, fonds de commerce, investissement, valeur du dollar. Il devait penser que j'étais de ces écrivains qui vendent assez de livres